

ABONNEMENTS

LYON

Un an 7 fr.
Six mois 4 »

DÉPARTEMENTS

Un an 9 fr.
Six mois 5 »

ÉTRANGER

Selon les droits de poste.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES.

Bureau : à Lyon, rue de la Charité, 29, au 2^{me}.

Dépôts : A LYON, chez les principaux Libraires, et à PARIS, chez LEDOYEN, Libraire, au Palais-Royal.

DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX, MÉDIUM.

AVIS

Les communications ou articles de fond, envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le spiritisme lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

AVIS. — Nos lecteurs sont prévenus que nous ajouterons une 2^{me} feuille deux fois par mois d'abord, et le plus tôt possible à chaque numéro.

LE SPIRITISME DANS LES MONDES INFÉRIEURS.

Après avoir plané dans les sphères supérieures, aidé du souffle de Dieu et des grands Esprits, redescendons aujourd'hui sur les mondes de la dernière catégorie, c'est-à-dire sur les mondes matériels, opaques, où notre infime planète se trouve placée, et voyons là surtout par quels moyens le souverain maître entreprend et conduit à bonne fin l'éducation des humanités matérielles qui y sont incarnées, et des humanités spirituelles qui y sont attachées. Disons d'abord que c'est toujours par l'influence d'en haut, par l'intermédiaire des Esprits célestes, par le Spiritisme divin en un mot, que cette éducation s'opère : les Esprits sont les messagers de la volonté et de la sagesse du père des pères, ils constituent ce que les philosophes les plus avancés nomment *la faculté médiatrice, l'attribut médiateur* de Dieu dans ses rapports avec la création. Nous avons vu que dans les grandes régions, le Spiritisme divin se confond et s'unifie à mesure que l'on monte avec le Spiritisme ordinaire, composé d'une part des Esprits astraux préposés à la direction des divers globes, et des désincarnés de ces globes; on conçoit parfaitement qu'il en doit être ainsi, puisque par l'effet de leur haut rang, dans la création, Esprits astraux et habitants sont tous bons, plus ou moins parfaits, et que le mal n'a déjà plus de prise sur eux. Leurs efforts s'associent donc avec l'attraction divine, se manifestant par l'envoi permanent des anges, par leur passage continu, par leur résidence journalière au milieu de ces séjours fortunés. Tous se réunissent donc dans l'harmonie, dans l'unité la plus complète, et rivalisent de zèle et d'amour pour des occupations dont rien ne saurait donner l'idée aux hommes de la terre. Comme le progrès est la loi de tous, ils doivent toujours s'élever et graviter ainsi vers l'infini dont l'aimant les attire, éducation transcendante qui ne se fait pas par le fluide sonique de la parole inutile à un point si haut, mais par le fluide intellectuel de la pensée assimilable à chacun, au moyen d'une vue intime. Dans notre cercle inférieur, il n'en saurait être de mé-

me : les Esprits astraux et les désincarnés, formant le Spiritisme ordinaire, ne se rapprochent que très-peu et par quelques individualités d'élite du Spiritisme divin.

Dans les plus mauvais mondes et même dans les intermédiaires, de cette catégorie opaque, le Spiritisme ordinaire contrecarre et combat longtemps le Spiritisme divin. Lorsque nous étudierons, dans le prochain article, la marche du Spiritisme terrestre, nous verrons qu'il s'améliore de jour en jour, accepte peu à peu les influences d'en haut, se débarrasse généralement de membres pervers et impurs, et nous constaterons avec bonheur ce signe infiniment remarquable d'avancement et de progrès pour la pauvre humanité, à laquelle nous sommes temporairement attaché, et aux efforts de laquelle nous devons nous associer. Poursuivons notre histoire et nos déductions inspirées; pour les faire mieux comprendre, appelons à notre aide les mathématiques. Supposons que les mondes les plus infimes soient représentés, quant au bien et au mal, par les progressions suivantes : le mal = $\frac{99}{100}$; le bien = $\frac{1}{100}$. Nous sommes au dernier degré de l'échelle, le mal étouffe le bien, ce centième d'Esprits astraux bons et d'incarnés bons aussi, peuvent difficilement opérer en présence de l'influence écrasante et dominante des pervers. Là, le Spiritisme ordinaire appartient à *Satan* ou *Ahrimane*, considérés comme personnification générique des mauvais instincts; les habitants y sont adonnés au culte idolâtrique d'Esprits redoutables par leur méchanceté, qui obtiennent bien mille autels sur un peut-être élevé à un Esprit bienfaisant. Dans cet enfer, car c'en est un véritable, la progression vers le mieux est lente et prend des milliers de siècles; toutefois il ne faut pas désespérer, Dieu, avons-nous dit, n'abandonne aucun de ses enfants, ni aucune parcelle de ses mondes. Il n'y a pas de séjour si misérable et si arriéré qui n'ait un élément d'abord infinitésimal du bien, pour que l'influence divine s'en serve comme de point d'appui et de contact; il se forme donc peu à peu un noyau d'adorateurs du vrai Dieu, du Dieu unique, en rapport quelquefois avec les grands messagers, car toujours un cône, quelle que soit son étroitesse primordiale, descend des cieux même sur les derniers globes de la création, Dieu devant pénétrer partout, au risque de n'être plus Dieu. (Voir la communication *Infestations et Possessions*, n° 31.) Ce n'est pas tout, il n'y a pas seulement l'action spirite, l'éternel envoie aussi des missionnaires dévoués s'incarner dans ces enfers. Ceux-ci prêchent

la loi de Dieu avec les tempéraments appropriés à la grossièreté des habitants, et pour prix de la vérité, ils y sont presque toujours mis à mort, arrosant de leur sang rédempteur la semence des doctrines célestes qui y sera fécondée un jour. A ce noyau choisi d'adorateurs, Dieu impose, sous les menaces terribles de la disgrâce éternelle, de ne point évoquer les Esprits astraux et les âmes des morts presque tous pervers. Enfin, ce n'est qu'après un temps plus ou moins long, et qui fatiguerait même les calculs de la terre sensiblement meilleure, que Dieu, après avoir préparé le terrain, envoie à cette humanité dégradée son Messie, son Christ, son Homme-Dieu. Il y meurt à peu près toujours sous les embûches des mauvais excités encore à cette immolation par la fureur des Esprits, formant le monde spirite ambiant. C'est le signal de la régénération commençante de ce séjour inférieur, car le passage douloureux du Messie n'a jamais lieu en vain, et Dieu, qui prend son temps et son heure, sait distribuer à coup sûr la grâce et le salut aux hommes les plus infimes des plus basses régions, relevés dès-lors et unis avec lui par une indissoluble et mystérieuse fraternité.

Nous esquisserons au prochain numéro, le récit du Spiritisme sur la terre; nous le ferons très-sommairement, nous réservant d'y revenir, lorsque l'an prochain nous donnerons *l'histoire des religions, au point de vue des idées nouvelles.*

PHILALÉTHÈS.

NATURE ET DESTINATION DES ASTRES.

(8^e Article.— Voir le dernier numéro.)

RANG DE CHAQUE GLOBE DE NOTRE TOURBILLON SOLAIRE DANS LA HIÉRARCHIE DES MONDES. (Suite.)

Passons maintenant à la considération du jour et de l'année de chaque membre de notre tourbillon.

La vie se consume dans chacun d'eux avec d'autant plus de rapidité que les impressions sont plus réitérées, les mouvements vitaux plus actifs, les sensations plus précipitées. De ce principe physiologique certain on peut induire que les planètes dont les années sont le plus courtes, sont aussi celles où l'on vit le moins longtemps et où l'on ne fait que passer, tandis que les autres sont plus favorables à la longévité.

Dans Mercure, qui est si proche du Soleil et dont l'année entière est à peine égale au quart de la nôtre, on ne peut guère supposer d'espèces vivantes capables de durer et de résister longtemps.

Pour Vénus, avec une année de sept mois et demi environ, les conditions sont certainement meilleures.

Elles le sont plus encore sur la Terre, dont l'année est d'un an ou douze mois.

Mars, à son tour, est nécessairement plus avantage que cette dernière, car son année est de près d'un an et onze mois.

Dans Jupiter, l'année y est quadruple de la nôtre, dans Saturne, décuple; on voit quelles proportions, toutes choses égales d'ailleurs, peut y atteindre la longévité des habitants. Après avoir examiné la durée de la révolution des planètes, occupons-nous à présent de celle de leur rotation qui détermine le *nyctémeron*, c'est à dire l'espace de temps compris dans un jour et une nuit.

La plus lente des rotations, à part les rotations de quelques satellites, est celle du Soleil, qui tourne sur son axe en 25 jours, 42 heures, environ.

Le Soleil étant lumineux par lui-même, ou plutôt par sa photosphère ou enveloppe extérieure de nuages phosphoriques, il en résulte que le jour y est permanent. La chaleur aussi y est toujours

égale, et il paraîtrait même, ainsi que nous l'avons rapporté, qu'il se pourrait qu'elle fût assez modérée à la surface solide de l'astre. Nous ne reviendrons pas sur les explications que nous avons déjà données de la manière de voir du docteur Elliot, du professeur Bode, du célèbre W. Herschel et de quelques autres à ce sujet. Nous nous bornerons à rappeler que pour eux, l'habitation de ce globe immense n'est pas douteuse, et qu'ils le regardent même, à raison de cette uniformité constante de chaleur et de lumière, comme devant offrir un séjour de parfaites délices. Passons à l'examen des planètes.

Nous sommes frappés tout d'abord d'une coïncidence singulière, c'est que la durée du jour est à peu de chose près la même dans les quatre planètes qui sont les plus voisines du Soleil, en effet :

Cette durée est de 24 heures 5^m 28" dans Mercure.

23 heures 21^m 7" dans Vénus.

23 heures 56^m 4" sur la Terre.

24 heures 39^m 21" dans Mars.

A quoi tient cette ressemblance dans la longueur des jours de ces quatre premières planètes? A quelque chose, sans doute, mais que nous ignorons complètement. Quoiqu'il en soit, il est vraisemblable que, sous ce rapport du moins, la vie doit être sensiblement de la même durée dans chacun de ces mondes.

Les rotations de Jupiter et de Saturne sont très-rapides et presque semblables entre elles. Cette égalité approchée n'est pas moins remarquable que pour les quatre premières planètes dont nous avons parlé. Cette durée est de 9 heures 55^m 50" pour Jupiter et 10 heures 48^m 0" pour Saturne.

Le docteur Plisson écrit à ce sujet un passage que nous sommes loin d'approuver mais que nous allons rapporter in extenso :

« Les jours de ces deux grosses planètes sont donc plus de moitié plus courts que ceux de Mercure, de Vénus, de la Terre et de Mars. Quelle en peut être la cause? C'est ce que, dans l'état actuel de nos connaissances, il serait très-difficile de dire. Dans tous les cas, cette brièveté extrême des jours doit s'opposer à ce que, soit des animaux, soit des végétaux, puissent y fournir une longue carrière. L'existence, dans ces planètes, doit être singulièrement divisée, coupée, mouchée; tous les actes de la vie doivent s'y succéder avec une grande rapidité, et c'est à peine si des êtres organisés comme nous le sommes auraient le temps, en cinq heures de jour effectif, de s'habiller, de se déshabiller, de prendre un seul repas et de faire une courte promenade, que déjà la nuit serait arrivée. L'homme ne trouve à vivre sur la terre qu'à force de travail et d'efforts persévérants, ce n'est qu'à ce prix qu'il l'oblige à produire; et, si les mêmes efforts étaient indispensables pour la fertilisation du sol de Jupiter et de Saturne, il est certain que toutes les fois que ces travaux exigeraient de la suite, le temps lui manquerait pour les effectuer, et qu'il y mènerait une vie fort misérable. Mais les habitants de ces planètes, s'il y en existe, sont vraisemblablement d'une tout autre nature que la nôtre. »

Nous verrons au contraire, par la suite, que Jupiter et Saturne, bien qu'à un moindre degré, sont des séjours heureux, de beaucoup supérieurs à la terre, et nous le prouverons certainement et mathématiquement. Les observations du docteur Plisson, quoique précieuses, s'éloignent donc de la vérité; mais qui ne voit que tout peut être organisé dans la colossale atmosphère de Jupiter pourvu de quatre lunes, dont quelques-unes sont toujours à l'horizon, dans Saturne, avec son anneau pour diadème étincelant et avec ses satellites nombreux, de manière à ce qu'à un jour éclatant succède un demi-jour pendant lequel les occupations spirituelles et même matérielles peuvent se continuer, même avec de plus vifs agréments et des conditions de plus dont nous ne pouvons nous faire une idée, et qu'ainsi sur ces planètes le sommeil y soit de très-courte durée, comme sa nécessité décroît à mesure que nous nous élevons vers les mondes purs, séjours d'une éternelle activité.

A. P.

(La suite au prochain numéro.)

POLÉMIQUE SPIRITE

(5^{me} Article. — Voir le dernier numéro.)

Nous répondons encore aujourd'hui à la même catégorie d'adversaires qui, à bout de bonnes raisons, en inventent d'inconsidérées et tout-à-fait absurdes à notre égard. Croirait-on qu'ils soutiennent *que les Spirites ne prient jamais et ne savent pas prier* ? S'il y avait un reproche à nous faire, ce n'était pas certes celui-là, parce qu'il nous donne le droit de leur apprendre ce qu'est la véritable prière, chose dont ils ne se doutent pas et qu'ils ne pratiquent pas. Commençons par justifier que nous sommes forcé de descendre sur ce terrain, parce qu'on nous y convie imprudemment. Le Spirite de Metz, dans sa belle brochure : *Sermons sur le Spiritisme*, constate d'abord l'accusation qu'il rétorque avec bonheur, et que nous rétorquerons ensuite par un philosophe, un missionnaire jésuite, un théosophe précurseur du Spiritisme, et par les faits les plus patents. Voici le passage de la brochure :

« J'ai entendu le P. Letierce déclarer d'une manière formelle que les Spirites ne prient jamais. Quoique ce ne soit pas le cas de faire ici une profession de foi religieuse, qu'on me permette de lui dire qu'il n'a qu'à venir chez moi le matin ou le soir, s'il est curieux de voir un Spirite faire sa prière ; mais la chose est encore plus facile, s'il ne craint pas de tomber, en sortant, dans les griffes du diable, dont il a l'air d'avoir une singulière peur, qu'il essaie d'assister jamais à une séance de Spiritisme, dans n'importe quel cercle de France, et il verra s'ouvrir cette séance par une prière analogue à celle-ci, prononcée au milieu du recueillement le plus profond : « Mon Dieu, nous vous supplions de nous envoyer vos anges gardiens et vos bons esprits pour nous éloigner du mal, nous guider dans la voie du bien et de l'obéissance à tous vos commandements. Nous invoquons en même temps votre clémence pour nos frères malheureux dans ce monde et les Esprits souffrants dans l'autre. » Il verrait que les Esprits demandent à chaque instant des prières que nous ne manquons jamais de faire, mentalement du moins, sachant bien que c'est tout ce que nous pouvons leur donner en retour de leurs sublimes instructions. Si de pareilles formules lui semblent des blasphèmes, si c'est là ce qu'il appelle de l'impiété, je crains bien que nous ne mourions tous dans l'impénitence finale, tant nous serons peu disposés à nous en corriger. »

Nous ajouterons que nos adversaires devraient s'appliquer la parabole de l'Evangile : « *Ils ne voient pas la poutre de leur œil et signalent la paille dans l'œil de leur voisin* ; à part l'oraison dominicale, cette prière sublime que le Christ, notre divin maître, nous a enseignée et qu'il est bon de réciter tous les jours, la prière étant un élan du cœur, les Spirites font mieux de prier mentalement et à leur manière, par les pensées qui leur sont inspirées, que de se livrer à un marmottage inattentif et ridicule des mêmes formules. C'est ce qui faisait dire au P. Brydaine : « *Comment Dieu ne serait-il pas absent de nos prières, puisque nous n'y sommes pas nous-mêmes.* » C'est ce qui a donné lieu aux justes reproches qu'un philosophe moderne (*Essai sur Origène*, p. 442 et 443), André Pezzani, adresse à l'usage du chapelet qu'il appelle abrutissant ; ainsi qu'un jésuite nous le dira lui-même tout à l'heure. Citons le philosophe et le missionnaire :

« Les pratiques les plus minutieuses, les plus arbitraires, ont été prescrites sur ce point par les Brahmanes qui en tirent profit. L'usage abrutissant du chapelet a, chez les Hindous, la plus haute antiquité. D'innombrables livres qui formeraient à eux seuls une vaste bibliothèque, ont été composés sur la théorie de cet usage ; la répétition des mêmes prières que la bouche prononce et que le cœur ne sent pas, atrophie l'intelligence, tue l'adoration et glace l'enthousiasme. Il faut avouer que les Indiens dépassent en ce point toutes les pratiques superstitieuses qui ont aussi envahi le chris-

tianisme, malgré la divinité de son origine. Le chapelet convient parfaitement aux solitaires de l'Inde, aux agrégations de cénobites pour occuper une oisiveté qui pourrait être sans cela dangereuse ; à cette seule exception près, c'est une prière sans efficacité et sans mérite, incapable de satisfaire ceux qui aiment et connaissent Dieu. »

Le jésuite ne s'exprime pas autrement, qu'on en juge :

« On n'aperçoit, dit le missionnaire Dubois, dans celui qui fait le *Sandya*, rien qui puisse porter à croire que cet exercice lui soit suggéré par un esprit de dévotion. Il ressemble alors à l'écolier qui débite rapidement la leçon qu'il a apprise par cœur, et n'agit évidemment que par manière d'acquiescement... c'est que partout où les prêtres ont substitué des prières déterminées aux élans naturels de l'âme qui implore la divinité quand elle en sent le besoin, ces prières ne tardent pas à dégénérer en un marmottage ridicule et inattentif, une récitation de mots incompris, et cela chez les Hindous comme chez les Chrétiens. » (*Religion de l'Inde*, par Alfred Maury et Eugène Pelletan, page 307.)

Le grand théosophe saint Martin a écrit (*Œuvres posthumes*, t. 4, p. 44) : « La manière dont j'ai senti quelquefois que la prière devrait marcher pour être bonne, ce serait que chaque fois elle fût un hymne ou un cantique du cœur de l'homme, c'est-à-dire qu'il devrait créer lui-même ses psaumes et ne pas se contenter d'en lire. » Ce passage admirable a été confirmé ainsi que les deux autres par l'enseignement des Esprits, qui ont fait des instructions vraiment éminentes sur la prière : de sorte que le reproche singulier fait à notre doctrine, va frapper en plein nos adversaires et que la leçon qu'ils prétendaient nous infliger doit se retourner à leur adresse.

ERDNA.

(Sera continué ultérieurement.)

LE MÉDIUM HUME D'APRÈS LE RÉCIT ABRÉGÉ DU COMTE SPADA.

Notre journal a donné déjà l'analyse des *Mémoires* de Hume ; voici un récit qui ne s'y trouve pas, attesté par une foule de témoins oculaires, et que nos lecteurs liront avec d'autant plus d'intérêt qu'il est à peu près inconnu en France.

Autour de chacun de nous, voltigent sans cesse des multitudes d'Êtres spirituels : ce sont les âmes de ceux qui nous furent chers. Elles s'efforcent d'entrer en communication avec nous ; cependant elles n'en possèdent nullement la faculté naturelle. Mais elles devront, à la présence d'un Médium, d'entrer en relation avec les Êtres qu'elles continuent de chérir. Ainsi naissent ces manifestations qui sont le langage dont les Esprits se plaisent à user !

La condition la plus favorable à l'éclosion de ces phénomènes, lorsque les Esprits s'y sentent inclinés, consiste dans l'établissement de rapports entre les personnes présentes et le Médium.

Or, une seule chose y suffit, continue de nous affirmer M. Hume, à la date de 1836 : c'est de placer les mains à côté des siennes, et pendant un laps de quelques minutes, sur le premier meuble venu. Cela fait, attendez ; car les Esprits ne sont pas toujours là ! Silence ! un moment de silence... puis, reprenez vos causeries, comme s'il n'était question de rien au monde. Les Esprits, lorsqu'ils arrivent, savent annoncer leur présence !

Et, de fait, au bout de quelque temps, vous sentez que le sol oscille. L'oscillation croît par degrés : elle devient très-forte. Un bruit sourd, *cupo*, l'accompagne, semblable au bruit du navire qui laisse tomber sa vapeur en entrant au port. Tous les objets que renferme l'appartement cèdent alors à la violence du mouvement. Les lumières chancellent, vous chanceliez vous-mêmes sur vos sièges ; et, pourtant, les flambeaux ne se renversent point. Cette sorte de tremblement de terre dure quelques minutes, et se calme. Est-elle une hallucination spirite ou non ?.... Rien ne nous sem-

ble plus probable. C'est le moment où, par un souffle glacial, les Esprits vous donnent le signal de leur présence.

Cette glaciale haleine, s'exerçant à longues reprises, caresse vos joues ou vos mains, en même temps que des bouts de doigts invisibles palpent légèrement diverses parties de votre corps. Bientôt après, il semble qu'une main vous serre mollement le genou, l'épaule, le cou, etc..... Puis, la table se soulève obliquement, à diverses reprises, mais sans laisser choir les flambeaux; et le concert habituel des coups, ou des rappings (*scoppiatti*), commence à se faire ouïr.

Les phénomènes qui préludent le plus ordinairement à l'arrivée des Esprits, viennent de suivre leur cours. Les Esprits sont arrivés.

— Interrogez-les vous-même, monsieur le comte.

— Soit.

— Combien êtes-vous ?

— Trente-neuf.

Et trente-neuf coups se font entendre.

— Pendant ces deux soirées antérieures, vous avez refusé de répondre; nous répondrez-vous ce soir ?

— Oui.

— L'ami à qui je veux parler est-il des vôtres ?

— Oui.

— Qu'il me le prouve ?

Et aussitôt le genou de ma jambe droite fut fortement serré.

Bon; mais je veux encore obtenir de vous une autre preuve que celle-ci.

A peine ai-je parlé que, sous le tapis qui couvre la table où je tiens le bras droit appuyé, je vois ramper et s'approcher de moi quelque chose...

— Regarde bien, dis-je, à mon ami Phiseps: quelque chose, *qualche cosa*, vient à moi!

Ma phrase n'est point achevée qu'une main vigoureuse et invisible m'étreint le poignet; et, j'ai beau me débattre, je me trouve enchaîné à la table. Cependant, d'un violent et suprême effort, je me dégage, lançant en l'air, ou peu s'en faut, et le tapis et la lampe.

M. Fuller fit, à son tour, des demandes; et les adressant à l'Esprit de son père, il trouva les réponses d'une vérité saisissante: c'est là ce dont je ne saurais être juge. Cependant, on servit le thé.

— N'êtes-vous point convaincu? me dit M. Hume.

— Convaincu? Oui; mais seulement de ce que j'ai vu et senti.

— Pourquoi donc ne pas achever de vous convaincre? Pensez-y; demandez, exigez ce que vous voudrez, et je suis certain que les Esprits feront tout au monde pour vous plaire.

Je réfléchis un instant, et je dis:

— Commençons d'abord par changer de chambre.

— Soit, répliqua M. Hume; je ne vous garantirai cependant point que les Esprits veuillent vous suivre dans un autre lieu.

On se mit à prendre le thé; mais, quant à moi, je m'abstins de toucher à quoique ce fût, redoutant l'effet de quelque drogue hallucinante, glissée dans le sucre ou dans la théière.

Une des dames présentes à cette soirée, voulant bien alors nous précéder avec un flambeau, nous parcourûmes les appartements, et je choisis la chambre qui me convint. Phiseps et moi nous primes une grande table, et nous transportâmes ce meuble vers la cheminée.

Un domestique y plaça à l'instant même une lampe à globe de cristal, et lorsque le thé cessa de circuler, quelques personnes tirèrent leur révérence. Lord H... y fut de ce nombre; son exemple eut pour imitateurs un médecin anglais et Fuller, que leurs affaires appelaient ailleurs.

Quant à nous, à peine fûmes-nous installés, que les phénomènes habituels reprirent leur cours, et que l'on entendit un grand vacarme, c'est-à-dire le redoublement de ces coups par lesquels les invisibles aiment à s'annoncer. A ce bruit étrange et retentissant à mes côtés:

— Es-tu là? m'écriai-je.

Et le mort auquel je pensais était mon ami Ottone Ricotti.

— Oui.

— Donnes-en la preuve?

— La table, SE DÉTACHANT DU SOL, se lève (*si alzò in aria, staccandosi di terra*), puis elle redescend avec lenteur à sa place.

— Si c'est bien véritablement toi, lève la table à deux reprises.

La table se soulève deux fois de suite; et, comme j'accompagne de la main son mouvement, j'y sens flotter un corps (*un corpo che galleggiara*). Phiseps, suivant de l'œil les pieds de la table, observe que la hauteur à laquelle elle s'élève est d'une brassée environ (*un braccio*).

— Il me faut une autre preuve encore, m'écriai-je, et celle qui te plaira.

La table s'élève, reste en l'air, et cède à un mouvement rotatoire, alternatif, semblable à celui du crible aux mains d'un cribleur. Tournant de la sorte, elle s'approche et se meut si près de mon menton, que je me jette en arrière pour l'éviter.

Elle recule alors, puis redescend avec lenteur à sa place; et la lampe, couronnée de son globe de cristal, se maintient sans tomber au milieu de ses évolutions!...

En ce moment, nous sommes interrompus par le bruit que fait un fauteuil éloigné de nous d'environ trois à quatre pas.

— Mais que nous veut donc ce fauteuil?

— Oh! ce doit être là l'esprit de mon pauvre père, s'écrie, comme par inspiration, M. Crasman.

— Est-ce vous, père?

— Oui.

— Eh bien! cet incrédule a besoin d'une preuve qui le convainque.

A ces mots, le fauteuil s'avance doucement, et va toucher les genoux de M. Crasman; ce trajet s'opère en une dizaine de secondes.

— Bien! fort bien! Mais faites mieux, cher père, car il n'est pas encore convaincu.

Sur les genoux de M. Crasman est un mouchoir presque entièrement déployé. Ce mouchoir commence tout tranquillement à se pelotonner de lui-même, comme on les pelotonne pour les introduire dans une poche étroite; puis, tout-à-coup, il disparaît.

— Maintenant que vous l'avez pris, mon père, je vous conjure de le porter au comte Spada.

L'instant d'après, je sens que l'on me serre, à deux reprises, le genou droit, et le mouchoir y apparaît. Cependant, de petits coups, — *scoppiatti* (*les rappings* — ou *tippings*), ne cessent de retentir près du plafond, et vers la hauteur du milieu de la chambre, de glaciales haleines soufflent sur nous; et, de temps à autre, tout oscille, et nous oscillons, car le sol éprouve une sorte de tremblement auquel ces manifestations nous ont habitués. Telle est la manière dont ces trente-neuf Esprits agissent, dans le but d'attirer sur eux notre pensée. Mais, au milieu de ce tapage, de légers coups se font entendre quatre à quatre, et sur des points différents.

— Oh! c'est le petit, s'écrie notre Médium.

— Et quel est donc ce petit?

— Le neveu de M. Crasman.

— C'est toi? répond M. Crasman. Eh bien! fais-moi le même plaisir que l'autre soir, et joue-nous vite quelque morceau sur l'accordéon.

— Oui, oui, oui.

On court donc chercher un accordéon dans une autre chambre. M. Crasman le prend de la main droite; il le tient par le bout opposé au soufflet, et tout aussitôt l'instrument de fonctionner, touché par la main d'un invisible.

— Bien; mais ta sonate était plus belle que celle-ci la dernière fois, dit M. Hume, prenant à son tour l'accordéon.

Un nouvel air se fait entendre; il est mélancolique, et d'une délicatesse exquise, *veramente graziosa*.

— Et, maintenant, voudrais-tu jouer de cet instrument s'il était entre les mains de M. le comte Spada, mon petit ami!

— Oui, oui, oui.

— En ce cas, porte-le lui toi-même.

Aussitôt dit, M. Hume laisse aller l'accordéon, qui disparaît. Sachant qu'il devait m'arriver, je repousse mon siège, je m'éloigne entièrement de la table, je m'isole de mes voisins, et, regardant de tous mes yeux, je prie Phiseps, — autre incrédule, — de m'aider de toute son attention.

Hume est assis en face de moi, du côté opposé de la table, et ses mains sont placées l'une sur l'autre; j'ai Phiseps à ma droite et M. Crasman à ma gauche; il ne reste plus que nous quatre.

Une minute environ s'écoule, sans qu'aucun phénomène se manifeste; puis, je me sens tout-à-coup les deux mollets fortement serrés; et, au même instant, l'accordéon apparaît, posé sur l'extrémité de mes genoux! *Sulla punta dei miei ginocchi*. Cet instrument fait une pose légère; après quoi, commençant à se mouvoir, il rampe sur mes cuisses, se dirige vers ma poitrine, s'y appuie, s'y tient tout droit et s'arrête: *verticale appoggiato*. Je le prends alors d'une seule main, usant des mêmes précautions que ces Messieurs. Et, tout-à-coup, une ravissante sonate délecte nos oreilles; je sens la force, — *la forza*, — qui tire le soufflet, et lorsque les sons viennent à mourir, j'entends, comme les murmures d'un écho lointain, me répéter les dernières notes. Alors éclatent au-dessus de nous, çà et là, une multitude de petits coups semblables à des applaudissements aériens.

Phiseps tient à son tour et pendant un instant l'accordéon. Quant à moi, je vois le soufflet de l'instrument obéir à l'invisible manœuvre, et les touches s'ouvrir et se fermer; en un mot, j'observe tous les effets que doivent produire dans leurs évolutions les deux mains d'un joueur. Un beau jour, les phénomènes ordinaires n'ayant point satisfait tous les spectateurs, on osa demander quelque chose de plus positif et de plus appétissant. Cinq doigts d'une main vigoureuse soulevèrent aussitôt le tapis de la table devant laquelle on siégeait, et serrèrent les mains téméraires qui ne reculaient point à leur approche. Mais, une personne qui sait son monde, Mademoiselle de *** demanda la suppression du tapis, et la répétition de la même scène sur une table nue. Trois mains coupées au poignet apparurent alors au beau milieu de cette table, et restèrent au service de tout le monde: voir de ses yeux, et surtout voir en compagnie des personnes qui tombent d'accord avec vos propres yeux sur ce que vous voyez, c'est quelque chose déjà; mais, sentir et toucher, c'est plus encore. Mademoiselle de *** eut donc le courage de placer sa main au milieu de ces trois monstres, et ceux-ci eurent l'impudence de la lui serrer. Ces mains étaient, au toucher, d'une mollesse extrême et, — contre l'ordinaire en spectrologie, — elles étaient complètement mortes. — Voilà le fait attesté.

(Traduit de l'Italien.)

LE COMTE SPADA.

A B C

OU LA LOGIQUE DANS LE SPIRITISME.

A (Philosophe matérialiste.) — B (Religieux.) — C (Spirite.)

(6^{me} article. — Voir l'avant-dernier numéro.)

VI.

C fait la lecture suivante.

DIEU.

Dieu est la force intelligente, créatrice, s'exerçant sur sa propre pensée, où elle se multiplie sans perdre rien de son unité: car, si elle agissait sur une matière objective, possédant des propriétés indépendantes de cette force, quoique modifi-

bles par elle, l'infinité de Dieu n'existerait point de fait, puisqu'il y aurait, en dehors de lui, une substance co-éternelle et inaltérable en essence. Or, l'infinité de Dieu résulte de ce qu'il est conçu comme cause une et première, c'est-à-dire préexistante à tout phénomène; et cette idée de *causalité* constituant la base et la loi première de notre intelligence, il faut renoncer aux lois de l'entendement, ou admettre l'infinité divine.

C'est donc sur ses propres idées que cette force intelligente s'exerce, sans se reposer, ni se ralentir, ni se répéter jamais. Par la conception de l'étendue, elle donne une forme à ces idées qui s'y réalisent. Par la conception du temps, elle opère des créations successives s'engendrant et se développant l'une l'autre, avec une science et un art absolus, avec une si incompréhensible fécondité que non-seulement aucun ensemble n'est le calque d'un autre, mais que la reproduction des plus minutieux détails, des parties les plus similaires, est une merveille de variété inépuisable.

L'étendue et le temps constituent ainsi la multiplicité des opérations divines; l'espace et la durée en constituent l'unité.

L'ESPACE.

Anéantissons par la pensée toute forme, toute matière, tout fluide impondérable. Que reste-t-il de l'univers? le vide abstrait, l'espace!

L'espace pur! conception divine de l'immensité, dont le centre est partout, suivant l'expression de Pascal, et la circonférence nulle part; totalité des nombres dont un esprit créé, quelconque, ne concevra jamais que la partie; et néanmoins, puisque la partie est conçue, il faut bien que le tout suprême, qui est l'unité suprême, existe.

L'espace pur! infinité des droites et des courbes, géométrie incréée, se ramenant au point mathématique. Point mathématique absolu, lieu de Dieu, de sa pensée, de sa puissance, de son unité; lieu unique en effet et inétendu, puisque l'étendue résulte seulement des modes de la matière, lieu invisible, central et nécessaire, correspondant à la fois à chaque lieu matériel.

L'espace pur! immutabilité de la durée, absence du temps, du mouvement, de l'étendue et de la forme, et par qui seul, forme, étendue, mouvement et temps peuvent se réaliser; conception virtuelle de tous les êtres et de tous les systèmes d'êtres possibles et inimaginables.

En tant que phénoménal, l'espace est à la matière ce que le creux est au plein; l'un et l'autre coexistent en se pénétrant d'une manière intime: supprimez le creux, et le plein devient impossible; supprimez l'idée du plein et de ses dimensions, vous arrivez au point mathématique.

Tous deux sont simultanés par l'effet continu de l'éternelle activité; mais si cette activité cessait un seul instant, le plein s'évanouirait, et le creux, n'ayant plus de raison d'être, se réduirait à son essence qui est l'unité divine.

LA DURÉE.

La durée est au temps ce que le point mathématique est à l'espace phénoménal: c'est la permanence de ce point, tandis que le temps est la permanence des phénomènes. Le temps se mesure par les mouvements; la durée est incommensurable: elle est l'unité divine que l'on nomme immutabilité, en regard de cette mutabilité féconde que l'on nomme Création; elle est

le total des temps comme l'espace phénoménal le total des formes ; et, de même que, si l'espace phénoménal cessait d'être, l'espace pur, le point mathématique, lieu divin, subsisterait encore ; de même, si le temps cessait d'être, la durée, qui est son rapport, lui survivrait ; elle ne pourrait disparaître sans anéantir Dieu dont elle maintient l'essence. Que dis-je ? elle est l'essence même de *celui qui est*.

Etre, c'est durer ; durer, c'est vivre ; vivre, c'est agir ; agir, c'est mouvoir ; mouvoir, c'est créer : point de création sans mouvement, de mouvement sans acte, d'acte sans vie, de vie sans durée : Dieu crée par cela seul qu'il dure. Une durée morte est incompréhensible, ce serait la durée d'un néant, non d'une réalité. Dieu est donc la vie universelle ; mais nous vivons dans le temps, il vit dans la durée.

LA MATIÈRE.

Pour nous, l'étendue, la matière, le temps et le mouvement existent et nous sont démontrés par la persistance des phénomènes et l'invariabilité des lois. Pour Dieu, le concept seul existe ; et le travail de la pensée divine consiste précisément à ordonner ce concept dans sa plus vaste généralité comme dans ses moindres déterminations. Par ce seul concept, la matière se trouve créée, relativement à la matière et à l'être particulier, sans que l'espace pur, l'unité créatrice, perde rien de sa réalité. Comme si nous avons la puissance d'imprimer à nos rêves une suite et une consistance durables ; en sorte que, quoique provenant de nous, ils gardassent une existence propre, et quelques-uns avec une puissance d'initiative opérant dans de certaines limites harmonisées et infranchissables.

Si en effet les créations de notre imagination, pendant le sommeil, par exemple, pouvaient recevoir de nous une existence individuelle, et la conscience de cette existence ; si nos personnages ainsi formés étaient entourés de phénomènes persistants et engendrés avec art les uns des autres, suivant des lois certaines, et leur causant des impressions de plaisir et de douleur ; si, dis-je, ces personnages, animés d'une vie propre et intellectuelle, pouvaient se communiquer leurs pensées, les agrandir par l'expérience et l'étude, s'emparer des forces extérieures pour les tourner à leur profit ; comment pourraient-ils se figurer n'être que des fantômes créés par l'Esprit ? Or, telle est la merveille qu'opère pour nous l'intuition divine ; elle n'engendre pas de vaines images, sans suite et sans consistance, aussitôt remplacées par de nouvelles divagations. En pensant, Dieu agit, crée avec méthode poids et mesure. Sa création, née de lui-même, et qui n'est pas lui, ni hors de lui, est le travail même de son essence divine.

L'ESPRIT.

L'esprit est à la matière ce que le mouvement est à l'inertie ; il est le principe du mouvement, comme la matière celui de l'inertie. Mais, de même que l'inertie n'est qu'une négation du mouvement, une privation d'un mouvement plus considérable, une limite, sans existence directe et positive ; la matière, son principe, n'est aussi qu'une négation, une limite de l'esprit dont la substance, au point de vue de la réalité, existe seule intrinséquement. Dieu est force, vie, esprit ; il n'est nullement forme, matière, inertie. Il suit de là que l'essence de toute matière est l'Esprit, comme l'essence de toute inertie est le mouvement ; et, de même qu'un mouvement général entraîne les

corps en apparence les plus inertes, un esprit général anime la matière en apparence la plus brute. *Mens agitat molem* (1).

L'Esprit a donc ses degrés comme le mouvement : quand l'inertie décroît, ou plutôt semble décroître, c'est que la force motrice augmente ; de même quand la substance matérielle s'épure et disparaît, ou plutôt semble s'épurer et disparaître, c'est que la réalité spirituelle y prédomine. La matière est donc incessamment organisée et subtilisée par la force de la vie. Or, comme le mouvement poussé à l'infini revient à l'immobilité inerte, l'inertie subtilisée à l'infini se confond avec le mouvement primordial, l'Esprit infini, l'espace pur, le *moi* divin et créateur. Si le mouvement correspond à la multiplicité des œuvres divines, l'esprit correspond à leur unité : tous deux tirent leur initiative de la vie ; et la vie produit, par le premier, la forme ; par le second, la pensée. La pensée n'est que la limite de l'esprit, comme la forme celle des corps. De même que la forme peut rester vague, indécise, incohérente, ou devenir symétrique et régulière ; la pensée peut rester vague, insaisissable ou devenir personnelle et apte à la conscience. La personnalité est une constitution plus parfaite de l'Esprit, comme la régularité est une constitution plus parfaite du mouvement. L'ensemble des pensées produites par l'Esprit correspond à l'ensemble des formes matérielles : le désordre ou l'harmonie y sont aussi sensibles d'une part que de l'autre.

Mais dans l'échelle des Esprits créés, doués d'une personnalité morale et libre, l'harmonie de la conception varie en perfection, selon le degré de l'échelle, sans que jamais il puisse en résulter perturbation à l'ordre général, chaque esprit n'opérant que dans les bornes très-resserrées de sa puissance et de ses lois. L'Esprit réalise ses pensées en agissant sur la matière dont il dispose avec du temps et du mouvement. Il la manie, la transforme et progresse en la transformant. Il erre, il est vrai, par ignorance ; mais ses erreurs et ses tâtonnements sont pour lui la voie de la vérité. Il possède de cette vérité une somme quelconque, à l'aide de laquelle il tend continuellement à s'élever jusqu'à la vérité absolue. Plus il sait, plus il est puissant, bon et beau, plus il est aimable aux regards des Esprits inférieurs qu'il attire instruit et protège : il les domine, les anime, les aime, il est Dieu pour eux. *Omnes dii estis*. (Jean x, 34.)

Cette hiérarchie générale des Esprits est en même temps égalitaire, car elle est ascensionnelle à tous les degrés dans l'espace et l'éternité ; jusqu'à ce que, épuré de plus en plus, l'Esprit s'apercevant enfin qu'il cesse d'être uni à un corps, à un espace phénoménal, s'absorbe, avec amour, dans l'Esprit infini, pour y recommencer une nouvelle série d'existences destinées à le perfectionner, à le rendre de plus en plus digne d'occuper une place plus vaste dans la pensée de Dieu.

L'UNIVERS.

La pensée de Dieu réalise les formes dans l'espace, sa force les meut, sa durée les assortit et les combine : sa pensée c'est sa science ; sa force c'est son activité ; sa durée c'est sa vie. Science, action, vie, intelligence, puissance, amour, ineffable trinité, méditée si profondément par notre Abeillard moderne, M. de Laménais.

Ces trois attributs divins sont simultanés, coéternels et unis

(1) *Enéide* vi, vers 727.

en substance, quoique distincts en leurs effets. Ils ont pour lieu substantiel l'espace mathématique, et pour lieu effectif l'espace phénoménal qui n'a de réalité substantielle que pour l'être créé, réalité réciproque et relative.

Ils se manifestent en notre âme par trois attributs correspondants : connaissance, volonté, sensibilité, sentiment; ils se manifestent à nos sens par le fluide, à la fois triple et unique lumière, électricité, calorique qui ont leur unité par le fluide magnétique.

Ce fluide un et triple agit comme une masse impondérable, impalpable, presque identique à l'espace, et qui n'est même que cet espace conçu et réalisé par la pensée divine, avec les conditions de nombres, de mouvements et de formes. Il groupe d'abord ses propres atomes pour en former l'éther, affectant ces groupes de formes primitives diverses, dont les inimaginables combinaisons donnent naissance, de proche en proche, à tous les systèmes d'êtres, depuis les plus élémentaires jusqu'aux plus compliqués. Ces formes primitives ont été appelées *monades* par Leibnitz; elles peuvent s'attirer mutuellement ou se repousser, se compenser entre elles en une seule force, ou se décomposer en plusieurs : dans le premier cas, elles se vivifient, se spiritualisent par la concentration; dans le second, elles s'amortissent, se matérialisent par leur dissémination (1).

Les monades matérielles de l'éther affectent trois natures primitives, basées sur les combinaisons des trois fluides, et réalisent ces combinaisons :

L'hydrogène dans lequel la lumière domine le calorique, tous deux en prépondérance sur l'électricité ;

L'oxygène, dans lequel l'électricité domine la lumière, toutes deux en prépondérance sur le calorique ;

Et enfin l'azote, ou du moins le principe d'azote, dans lequel le calorique domine l'électricité, tous deux en prépondérance sur la lumière.

Comme effet moral, l'hydrogène donne à l'esprit sa clarté, l'oxygène son élan, sa force; l'azote sa sympathie, son amour.

La monade douée d'intelligence revêt divers caractères et diverses fonctions matérielles, selon les combinaisons primordiales qui l'ont revêtue et informée. Mais ce don de l'intelligence reste chez elle à l'état latent jusqu'à ce que les transmutations de ses organes lui permettent de se révéler à elle-même sa force d'initiative, d'en essayer et d'en perfectionner l'usage par une suite d'expériences indéfinies.

Chacune de ces monades intelligentes a donc une carrière inénarrable à parcourir, avant d'avoir gravi tous les degrés qui, de simple élément d'attraction, doivent en faire une molécule, un principe organique, un principe vivant, progressant par l'échelle animale, une personnalité, une créature raisonnable et morale, un Esprit pur, une âme sidérale, une âme d'Univers, une transformation nouvelle en la pensée divine.

Les monades douées de raison et de moralité ou *âmes* qui, ayant grandi depuis les immenses profondeurs des séries de siècles, se sont épurées et instruites par des expériences et des

amours infinis, et qui approchent le plus de la perfection souveraine, président à la formation et au maintien des univers particuliers qu'elles vivifient. Chacun de ces univers, dont le nombre est sans terme, a ses données, ses substances, ses dispositions, ses lois, dérivant de la sagesse, de la puissance et de l'amour de cette âme universelle. Celle-ci confie à des âmes sidérales d'un degré inférieur, quoique sublime encore, la formation et le gouvernement des centres principaux de cette création, dont chaque astre est régi par une âme particulière, subordonnée aux intelligences d'un ordre plus relevé.

L'âme sidérale ne crée point les monades : elle les tire de l'éther, telles que la puissance divine les y a constituées; mais, par la force créatrice de son magnétisme, elle les fractionne ou les combine, en prévoit et en expérimente les résultats, matériels organiques et intellectuels.

C'est ainsi que grandit partout l'échelle des êtres, dont les plus élevés résument, dans leurs formes et leur stabilité, les êtres de degré inférieur. C'est ainsi que la Trinité divine réalise partout sa force, sa pensée, son amour. HILAIRE.

(Sera continué prochainement.)

COMMUNICATIONS D'OUTRE-TOMBE SPONTANÉES.

LES ASPIRATIONS DE L'ÂME ET LES SOPHISMES DU PHILOSOPHE.

(Médium, M. Edoux.)

Libre et joyeux, je vole au gré de mes désirs dans les plaines immenses de l'Infini. Et mon vol toujours nouveau me procure des sensations toujours nouvelles! C'est ainsi, cher enfant, que l'âme arrivée au dépouillement complet de la matière et des goûts de la matière, plane dans le monde des mondes et y nourrit à plaisir ses plus grandioses aspirations.

Moi, qui te parle, j'ai cherché pendant ma dernière vie terrestre à secouer le joug de ces langes grossiers dont Dieu enveloppe l'âme afin de lui donner le mérite de l'épreuve.

L'âme, cette étincelle divine que ni vos sens, ni vos conceptions ne sauraient analyser, c'est là tout l'homme!... La matière est tout simplement le moyen dont elle se sert, selon les volontés ou les désirs du maître suprême, pour arriver à se comprendre de plus en plus dans l'infini progrès de l'Infini. L'Infini... mot profond, mot plein de mystères et qui embrasse toutes les lois des univers! mot que vous ne saisissez jamais dans son immense étendue!... L'Infini où je plonge me plonge encore dans l'Infini, et mon individualité spirituelle s'abîme et se confond dans ces horizons incommensurables, domaine de Dieu seul!...

Mais travaillons tous sans relâche à nous rapprocher peu à peu de cette suprême personnalité, Dieu, que les méchants blasphèment, que les ignorants méconnaissent, que les indifférents oublient, que les incrédules ne veulent point avouer!... Eh quoi! serait-ce d'après les sophismes de quelques esprits, philosophes dévoyés et orgueilleux, que vous joueriez l'éternité contre le temps?... serait-ce sur les assertions mensongères et condamnables de certains sceptiques sans honneur, sans respect de leur propre dignité et de celle du genre humain où ils sèment leurs écrits impies, que vous viendriez battre en brèche la croyance des siècles, toutes les aspirations lumineuses, et que vous crieriez : A la folie! parce que vous vous êtes senti une âme capable d'aimer, parce que vous avez entrevu un maître suprême à adorer?...

Oh! que l'homme est petit lorsqu'il se laisse entraîner par son fol orgueil et les efforts d'un *raisonnement* qui *déraisonne*! Combien plutôt vous devez écouter les cris de l'âme qui se dit,

(1) La découverte récente des animalcules appelés *diatomés*, est un exemple frappant de la vie spontanée et de la multiplication indéfinie d'une même monade. Ces espèces d'atomes se multiplient par simple dédoublement, mais avec une si incroyable rapidité que des débris de leurs imperceptibles carapaces, déposés par les eaux, ont été formés et se forment encore, les terrains qui environnent Dantzig.

dans son simple mais véridique langage : « Puisque je cherche au-dessus de la terre ma destinée finale, la terre ne doit pas être le dernier but de mes désirs, de mes travaux.... Je veux donc travailler à l'atteindre ce but suprême, et je veux accorder à l'inconnu, au Dieu de mes soupirs, les louanges et les devoirs qu'il mérite... Que mon rêve soit réalité ou déception, je n'en aurai pas moins rempli heureusement mes jours ici-bas, et je cours la chance heureuse de voir se réaliser ce que j'entrevois encore seulement sous les voiles du mystère!... »

Et moi, qui reviens de la tombe, je vous assure que les aspirations de l'âme, vers un Dieu souverain maître, sont une réalité, et que les raisonnements des sceptiques enfantent la déception, le néant et ses supplices.

UN POÈTE INCONNU.

LES DEUX VOLEURS OU LE MAGNÉTISME,

FABLE.

(Médium, M. T. Jaubert, de Carcassonne.)

Lecteurs, je suis à fond de cale,
A moins que d'un voleur vous n'aimiez la leçon ;
Un voleur pourrait bien faire de la morale ;
Laissez-le vous servir un plat de sa façon.

En Roussillon, sur la frontière,
Accroupis au fond d'un ravin,
Portant pistolets et rapière,
Devisaient deux amis, disciples de Mandrin.
« J'apporte, dit Griffard, une rude nouvelle ;
Pour la première fois, je me sens hésiter ;
J'ignore qui des cieus tourne la manivelle....

Mais Dieu pourrait bien exister.
L'âme semble grandir lorsque le corps repose.
Magnétisme est le nom que l'on donne à la chose.
Oh ! je ne prétends pas m'imposer à ta foi ;
Sans m'interrompre, écoute-moi :
Oui, pas plus loin qu'hier, en séance publique,
Au plein jour et sans appareil,
Un homme au regard fatidique,
A la jeune Louise imposa le sommeil.
Encore j'en frémis ; sa présence nous glace ;
Sur les bras de l'enfant sa main passe et repasse,
La main plane sur ses cheveux.

« Dormez, dit-il enfin, Louise, je le veux.
» Dormez, je guiderai votre marche dans l'ombre.
» De l'or fut dérobé ; sachez trouver cet or. »
— L'enfant répondit : « Je ne vois pas encor....
» Autour de moi la nuit est sombre.....
— « Découvrez le sentier qui mène vers le bois. »
— « Le sentier ! m'y voici ; le voleur ! je le vois :
» Il longe du taillis la pente tortueuse ;
» Il s'arrête. Attendez : près du grand chêne il creuse ;
» C'est là qu'il enfouit le fruit de son forfait.
» Il s'enfuit ! Tout tremblant il retourne la tête ;
» C'est Tortillard. » D'effroi l'enfant resta muette ;
L'homme la révélla ; je sortis stupéfait.
Qu'ajouter ? Sous le chêne on a trouvé la somme,
De Tortillard la pince et le couteau pointu.
Le juge a ses aveux. Grippelout, qu'en dis-tu ?

— « Ce que j'en dis, Griffard ? je me fais honnête homme ! »

(Extrait des *Fables et Poésies diverses*, par un ESPRIT TYPTEUR.)

UNE SINGULIÈRE ANECDOTE.

Antoine de Torquemada, dans un livre intitulé : *Jardin de fleurs curieuses*, raconte qu'étant à l'université de Salamanque, la maison d'une dame fort riche et très-âgée passait pour être hantée par un lutin. Entre autres mauvais tours, on jetait une telle quantité de pierres, que quoique personne n'en ait été gravement blessé, cela ne laissait pas moins d'être très-incommodant.

Le corrégidor intervint, un alguazil et plus de vingt hommes

l'accompagnaient. Tout fut visité et fouillé ; on ne trouva rien. Le corrégidor dit à la dame qu'il était évident qu'on le trompait, qu'il fallait bien surveiller les servantes et les gens de la maison. La pauvre dame, qui savait comment les choses se passaient, ne sut que répondre et tâchait de se résigner. Quand le corrégidor et sa suite furent à peine arrivés au bas de l'escalier, une énorme masse de pierres vint rouler avec fracas entre leurs jambes, sans blesser personne. De suite on remonte, on recherche, toujours en vain. Mais pendant ces nouvelles investigations, l'alguazil voit tomber à la porte d'entrée un grand nombre de pierres ; il en ramasse une des plus grosses et la jette en disant : « Que ce soit le diable ou un lutin, qu'il me renvoie cette pierre ! »

A l'instant même chacun vit ce projectile revenir par dessus le toit et frapper le bonnet de cet homme au-dessus des yeux : tous furent convaincus qu'une cause surhumaine faisait cet épouvantable vacarme.

Pour des motifs que nous ne pouvons dire ici, nous ajournons toute publication relative au désir que nous avons exprimé de voir se fonder une *Caisse générale de secours spirites*.

BIBLIOGRAPHIE.

MACBETH A L'ODÉON

Etude spirite,

PAR ALPHONSE VIEILLARD DE BOISMARTIN.

Puisque nous avons promis de revenir sur ce petit opuscule, consacrons-lui quelques lignes.

Dans ce travail, l'auteur se propose de démontrer l'analogie existant entre le fond de certaines idées émises par Shakspeare dans sa tragédie de *Macbeth*, et plusieurs points fondamentaux du Spiritisme moderne. Nous avons déjà prouvé dans notre feuille, et nous prouverons encore cette grande vérité : que les enseignements généraux des Esprits sont à peu près tous corroborés par les éclairs de génie ou d'inspiration dont un grand nombre de philosophes, penseurs, historiens, romanciers ou poètes ont enrichi leurs œuvres.

Le but que se propose ici M. A. V. de Boismartin est donc fort louable. Nous pensons avec lui : « qu'un des plus profitables matériaux qui doivent constituer l'édifice du progrès de l'humanité à venir, serait une recherche minutieuse de ce qu'il y a de vérité morale et de réalité naturelle renfermé sous quelque forme extérieure que ce soit, en religion, histoire, sciences, arts et littérature. » Mais nous croyons aussi et toujours avec l'auteur, que, « dans cette étude délicate, la prudence doit encore longtemps servir de guide. »

Or, M. A. V. de Boismartin a-t-il lui-même fait preuve de la prudence qu'il nous recommande, en assimilant presque les pratiques des sorcières (magie noire) avec celles du Spiritisme actuel ? Nous ne le pensons pas... Aussi, retenons uniquement de cette étude que Shakspeare, comme du reste tous les grands génies qui ont honoré l'humanité, a eu une intuition des rapports du monde invisible avec le monde terrestre, et même de la théorie du périsprit ; on ne peut expliquer autrement l'apparition de Banquo dans *Macbeth*, et celle du père d'*Hamlet*, dans le drame de ce nom.

Cela dit, nous applaudissons de tout cœur aux efforts du jeune publiciste et nous conservons l'espoir que dans un travail prochain il nous procurera le plaisir de l'approuver sans restriction aucune.

E. E...

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.